

LOU EVE  
SOUS LES STRATES



LES ESCALES  
DOMAINE FRANÇAIS

Lou Eve

# SOUS LES STRATES

Roman

LES ESCALES :  
.....  
DOMAINE FRANÇAIS :

© Éditions Les Escales domaine français, un département d'Édi8, 2023  
92, avenue de France  
75013 Paris – France  
Courriel : [contact@lesescales.fr](mailto:contact@lesescales.fr)

ISBN : 978-2-36569-776-7  
Dépôt légal : août 2023  
Imprimé en France

Couverture : Hina Hundt  
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Tu es une mère, maman. Tu es également un monstre. Mais j'en suis un aussi – et c'est pour ça que je ne peux me détourner de toi. »

Ocean Vuong, *Un bref instant de splendeur*<sup>1</sup>

---

1. Traduction de Marguerite Capelle, © Éditions Gallimard, 2021.

## Prélude

Linh effleure par vagues le visage cireux de Françoise depuis ce qui lui semble être des heures. Elle y pose la pulpe de son index pour parcourir son front ridé, ses joues froides recouvertes d'un duvet qui gratte un peu, sa bouche fine aux lèvres violemment plissées, puis elle enlève son doigt très vite comme si elle venait de toucher quelque chose d'interdit ou de dégoûtant, répétant le rituel à l'infini. Et à chaque fois que Linh ramène son doigt sur le visage de sa mère pour la toucher à nouveau, parfois en empruntant un autre chemin, c'est pour ne pas oublier que « ça y est, *Maman est morte* ». Ce jour-là, dans la grande chambre aux murs blafards, il n'y a plus rien, plus de télé qui grésille en fond, plus d'infirmières qui apportent leur plateau à la bouffe atroce, et même plus l'odeur du parfum Lancôme que Françoise a porté jusqu'à la fin, comme s'il s'était évaporé avec elle. Il n'y a plus que Linh et son doigt qui ne veut pas *oublier*.

Les lèvres plissées de Françoise lui rappellent à quel point elle pouvait pincer sa bouche quand elle était fâchée. Linh détestait son caractère de merde et sa façon de bouder comme une gamine quand quelque chose la contrariait. « Mais faut le dire clairement si un truc te fait chier ! » avait-elle hurlé tant de fois à sa mère depuis le haut des escaliers de la maison du Sud. Un jour, Françoise avait trouvé de l'herbe dans le placard de Linh et avait gardé les lèvres

plissées plus d'une semaine ; et pendant sa maladie, elle ne les a plus vraiment desserrées parce qu'elle avait oublié comment être heureuse. Ça contraste avec ce qu'avait dit une fois le médecin : « Il arrive souvent que les malades d'Alzheimer régressent à l'état d'enfant et retrouvent donc une forme d'innocence. C'est parfois mieux comme ça. » Linh ne sait pas ce qui est le mieux : retourner à l'état d'enfant et oublier son propre prénom, ou conserver un semblant de dignité sans jamais pouvoir oublier que sa fin est proche.

« Jure-moi que quand je serai vieille, vous ne me mettez pas à l'hospice avec ta sœur », avait un jour dit Françoise à sa fille quand celle-ci n'avait encore qu'une dizaine d'années. « Mais non maman, je te ferai jamais ça. » Linh honora sa promesse le plus longtemps possible grâce à l'aide d'une auxiliaire de vie, jusqu'à ce qu'une mère entière de sa chevelure noire vire au blanc parce que sa mère malade et en pleine crise disparut plus de trois jours : elle fut alors forcée de rendre les armes. Le jour où elle a aménagé la chambre dans la maison de retraite, Françoise est restée prostrée près de la fenêtre qui donnait sur un arbre dénudé. Elle s'était dit que c'était à son tour d'abandonner sa mère aujourd'hui. C'était drôlement moche, Alzheimer, et Linh avait eu tout le temps de voir Françoise disparaître. Celle-ci n'avait cependant jamais oublié le prénom de sa fille, même à la toute fin. « C'est toi, Linh ? » demandait-elle à chaque fois que quelqu'un rentrait dans la grande chambre d'hôpital. Une fois, les yeux alourdis par un sommeil un peu délirant, Françoise avait murmuré :

- J'aurais voulu la revoir moi aussi.
- Qui ça, maman ?
- Minh, ton autre maman.
- Pour lui dire quoi ?
- Je sais pas... Pour qu'elle prenne soin de toi quand je serai plus là.

— Elle peut pas, elle est trop loin. Et puis je suis grande, je peux prendre soin de moi toute seule. Allez, bonne nuit maman.

Une autre fois, avant de s'endormir, Françoise avait dit à Linh : « Bonne nuit, *Ngoc Linh*. Rentre bien. » C'était la première fois en presque quarante ans qu'elle l'appelait comme ça, et ce soir-là, avant de rentrer avec la voiture qu'elle avait empruntée à sa sœur, Linh avait grillé une Vogue Pastel alors qu'elle ne fumait plus depuis des années déjà. Elle avait agité sa jambe droite frénétiquement sur le siège conducteur, comme quand elle voulait pleurer ou se donner une contenance, et en même temps elle n'avait pas pu s'empêcher de penser à cette Vogue qu'elle était en train de fumer et qui la faisait forcément passer pour une bourge. Elle avait déjà fumé ça devant sa famille vietnamienne à Hô Chi Minh ; normal qu'ils la prennent pour une blanche. En même temps, tirer sur ces cigarettes longilignes qui selon Linh sont faites soit pour des quinquagénaires fraîchement divorcées, soit pour les gens qui ne fument pas trop, lui avait donné l'envie brutale d'appeler Alma pour lui annoncer la nouvelle, ou peut-être pour seulement entendre sa voix. Elle se souvient s'être demandé : est-ce qu'Alma, son premier amour lesbien, fume encore des Vogue Pastel ? Est-ce qu'elle se sent toujours aussi *petite* pour ce monde que quand elle avait 22 ans ?

Linh est toujours en train de parcourir le visage de Françoise lorsque le premier pétale de la pivoine rose, qui trempe dans un vase posé sur la table de chevet, se détache de sa tige. « C'est ironique », pense-t-elle, tellement ironique que cette pivoine meure avec sa mère qui s'était échinée toute sa vie à en faire pousser en vain sous le soleil méditerranéen de son enfance. Rien ne poussait jamais correctement dans le sol rocailleux de sa maison ; petite et pendant longtemps, Linh rêvait d'une maison-témoin comme celle de ses copines, avec du beau gazon sur lequel

on pourrait marcher pieds nus et un tuyau d'arrosage automatique. Au lieu de ça, son jardin était plein d'herbes folles, de vieux trucs que son père laissait traîner partout, et la plante de ses pieds devenait sale et terreuse si elle s'aventurait sur le sol sans chaussures. « On a fait quoi de mal pour que nos arbres meurent ? » avait-elle un jour demandé à Françoise. Où était passé l'abricotier qui donnait plein de fruits juteux, l'amandier où les rouges-gorges venaient se poser, et pourquoi c'était le prunier qui restait debout alors que Linh détestait ces petites boules jaunes trop acides de prime abord puis trop sucrées en arrière-goût ? Françoise ne savait pas lui répondre, elle aussi trouvait tragique ce mauvais sort qu'on avait jeté à leur terre, mais elle n'avait jamais abandonné l'idée d'y faire pousser des pivoines, ses fleurs préférées. Chaque année, elle plantait ses graines achetées dans des jardinerie différentes, et chaque année, elle se désolait de ne pas les voir éclore. Plus tard, quand Linh vécut en Chine pour ses études, sa mère envisagea de venir lui rendre visite pour le festival des pivoines qui avait lieu au printemps. Outre les pivoines, Françoise faisait preuve d'une ténacité remarquable pour ce qui était d'essayer de faire pousser des choses par elle-même, et sa fille avait souvent pensé en secret qu'elle devait juste ne pas avoir la main verte, comme elle. Quand les médecins décidèrent de garder Françoise à l'hôpital tous les jours, Linh, qui n'aimait pourtant pas les fleurs coupées, fit en sorte que sa mère ait toujours une pivoine à côté d'elle.

Quand le premier pétale de la pivoine termine sa chute, il vient rappeler à Linh qu'il est temps de tout recommencer.



# I

« Je suis une goutte  
Assimilée dans un torrent  
Dépassée par les événements  
Et menée par les vents  
Jusqu'en Occident »

Joohee Bourgain<sup>1</sup>

## *Linh, dans le Sud, années 2000*

J'ai 8 ans quand je réalise que mon existence est vouée à se terminer *pour de vrai*. Ça sort de nulle part, mes petits coudes sont posés sur la grande table de la salle à manger et une sensation vertigineuse parcourt mon corps, comme si j'allais être engloutie par le sol. Je pose calmement ma fourchette à gauche de mon assiette encore pleine et j'éclate en sanglots, des sanglots de désespoir. « Maman, je veux pas mourir. » Françoise ne comprend pas ce que je raconte, je vois qu'elle est triste de me voir pleurer mais qu'elle ne sait pas quoi me répondre. Désarçonnée, elle prend ma main dans la sienne : « Pleure pas, Linh. Tout le monde meurt. C'est comme ça. Et quand t'es mort, tu sens plus rien. »

---

1. Extrait du poème « S'adopter s'adapter se dompter », *L'Adoption internationale. Mythes et réalités*, Éditions Anacaona, 2021.

C'est bien ça le problème, c'est ça qui me donne envie de hurler : c'est ce « plus rien », ce néant et ce vide qui me font perdre pied. Je me demande comment les gens qui m'entourent parviennent à se lever tous les jours malgré cette idée du *plus rien*.

Ce jour-là, dans mon lit une place que je garderai jusqu'à mes 23 ans, j'expérimente pour la première fois ce que mon psychiatre nommera plus tard *l'angoisse de mort* : une conscience aiguë de ma propre fin, la terreur épouvantable de ce que représente l'éternité, l'impression que les gens autour de moi sont tous des fous qui se mentent. « Pense à autre chose », me dis-je terrée dans mon lit, « pense à quelque chose d'heureux. » Dès mon plus jeune âge, sans même le savoir, j'apprends donc à me *divertir* au sens philosophique du terme pour ne pas me laisser envahir par l'idée de ma mort : je fais bien mes devoirs pour l'école, je pense à ce que je vais manger à la maison et je me demande si j'aurai ma propre maison un jour, mais il arrive que les pensées heureuses et les activités futiles ne suffisent pas, il arrive que cette sensation de vertige si particulière et si terrifiante m'engloutisse jusqu'à ce que je m'endorme d'épuisement.

Avant ce repas, je savais que les êtres vivants autour de moi mouraient. Je me souviens de maman sortant de la douche, les cheveux enroulés dans une grosse serviette, me dire les yeux embués de larmes : « Papi est mort, je dois partir dans les Vosges quelques jours. » J'avais la grippe et beaucoup de fièvre ce jour-là. Je me souviens aussi de Neige, la chatte toute blanche, qui était restée terrée plusieurs jours sous la terrasse là où papa entreposait les bûches en bois. Malgré tous nos efforts pour la mettre au chaud, Neige y retournait toujours, comme si c'était là qu'elle avait choisi de mourir, aux côtés de notre chienne Samba qui allait régulièrement se coucher à ses côtés parmi les bûches.

Ce jour-là à table, je découvre avec stupeur que je vais mourir, qu'on m'a menti sur tout, et que je me suis retrouvée là sans aucune raison. Je comprends que le néant d'après ma mort sera comme celui d'avant ma naissance, et que si la vie est belle, c'est surtout parce qu'elle doit se terminer un jour.

*Françoise, au cimetière marin de Sète,  
années 2000*

Françoise jette des coups d'œil réguliers au rétroviseur central de la voiture. Elle voit Linh s'agiter dans tous les sens sur le siège arrière, comme si quelque chose lui démangeait tout le corps. « Maman, je veux pas y aller à ce cimetière. Y'a que des tombes là-bas, pourquoi on y va ? » Françoise a envie de soupirer mais elle se retient, c'est toujours la même histoire avec Linh quand on se rapproche d'un cimetière. Chaque été dans les Vosges, dès qu'il faut aller fleurir la tombe de son grand-père, Linh refuse de passer les grilles du cimetière et reste obstinément dans le grand Hyundai gris avec Samba. « Parce que c'est beau ! Tu vas voir, y'a la plus belle vue du monde depuis le cimetière marin. » Françoise adore cet endroit perché en haut de la ville de Sète, près du mont Saint-Clair qui domine tout l'étang de Thau.

Ça fait déjà quelques décennies que Françoise vit dans le Sud, et jamais elle ne s'est lassée de ces balades sur la corniche sétoise où les vagues viennent se fracasser contre les falaises. Il suffit de dépasser la criée où les bateaux chargés de poissons arrivent tous les jours, afin de se retrouver au milieu de toute cette beauté que Françoise a sûrement fantasmée dans tous les livres qu'elle a lus pour donner ses cours : Sète est une ville d'artistes et le restera toujours. Il n'est pas étonnant que certains d'entre eux soient

enterrés au cimetière marin, car on ne pourrait rêver mieux comme dernière demeure. Elle adore déambuler au milieu des tombes de granit ; celles des personnes les plus illustres sont parfois recouvertes de petits galets que leurs admirateurs ont déposés pour leur rendre hommage. En été, il y a des jeunes femmes qui lisent sur des bancs au milieu des oliviers avec vue sur la mer pendant des heures : Françoise aime bien les regarder, puis monter tout en haut du mont Saint-Clair jusqu'à la fameuse croix. Son dos commence cependant à lui faire un peu mal, et elle s'essouffle plus vite qu'avant, c'est pour ça qu'aujourd'hui elle a pris la voiture jusqu'au cimetière.

L'agitation de Linh à l'arrière commence à lui taper sur les nerfs, d'autant plus qu'elle donne des petits coups de pied dans le siège conducteur. « Arrête voir un peu ! Tu commences à être pénible à jamais savoir profiter des belles choses. » La petite affiche un air renfrogné et se remet à sucer son pouce alors que Françoise s'est embêtée à lui acheter un vernis amer à la pharmacie afin de l'en empêcher, mais l'amertume du produit n'a pas l'air de la déranger. Une petite boule commence à se former sur son pouce gauche à force de le mordre avec ses dents de devant, et celles-ci s'avancent chaque jour un peu plus : « Suce pas ton pouce, lui dit Françoise, sinon dans quelques années tu vas devoir mettre un appareil. » Elle se dit aussitôt que sa remarque est inutile car Linh est une fois rentrée de l'école d'un air triomphant : « Moi je veux avoir un appareil et des lunettes ! »

Au moment d'arriver au cimetière, Linh retire brutalement son pouce de sa bouche pour lui raconter sa dernière lecture.

— Maman, hier j'ai lu un livre que j'ai emprunté à la bibliothèque. Je l'ai fini super vite.

— Ah bon, et ça parle de quoi ?

— Ça parle d'Olivier Bécaille qui a été enterré vivant. Il voyait tout ce qui se passait autour de lui mais il pouvait pas bouger.

Linh remet rapidement son pouce dans sa bouche puis reste silencieuse quelques instants. « Ma plus grande peur, c'est d'être enterrée vivante. Si je meurs avant toi et papa, je veux être incinérée, OK ? » Françoise a lu cette nouvelle de Zola, et en remarquant l'air terrifié de sa fille, elle se dit qu'elle est encore bien trop jeune pour lire des livres comme ça et avoir de telles pensées. Elle fera plus attention à son sac de livres à la bibliothèque, la prochaine fois. « D'accord, mais dans mes souvenirs, Olivier Bécaille réussit à sortir de sa tombe », répond Françoise. « Oui, mais après tout ça, *c'est comme s'il était mort* », dit Linh. Elle a la voix qui tremble.

\*\*\*

Françoise court dans le cimetière depuis de longues minutes en criant le prénom de sa fille avec une voix aiguë, comme quand elle panique ou qu'elle est énervée. Elle court si vite qu'elle a un point de côté et commence à respirer avec difficulté. « Elle était juste derrière moi », se dit-elle en boucle, et les pires scénarios défilent déjà dans sa tête. Françoise imagine déjà les gros titres des journaux : « Une enfant de 11 ans disparaît au cimetière marin de Sète » ; elle repense au petit Grégory dont le corps a été retrouvé flottant sur la Vologne dans les Vosges, à la maison des Villemin pas très loin de son village natal, qui s'est retrouvée encerclée par des journalistes jour et nuit pendant des semaines, aux documentaires sur toutes les chaînes de télé qui racontaient tout et n'importe quoi.

Françoise se tenait devant la tombe de Paul Valéry et parlait de ses poèmes, quand elle s'était retournée et avait